

www.e-rara.ch

Voyage critique à l'Etna en 1819

Gourbillon, Joseph-Antoine de

Paris, 1820

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 2325

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15300>

Détails historiques et anecdotiques.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

DÉTAILS HISTORIQUES

ET ANECDOTIQUES

*Sur les derniers tremblemens de terre de
Messine et des deux Calabres.*

Ils ne mouraient pas tous ; mais tous étaient frappés.

LA FONTAINE.

ON chercherait inutilement dans l'histoire, l'exemple d'une ville plus constamment malheureuse que Messine. Déchirée , pendant trois siècles , par la fureur des guerres civiles , trois fois dépeuplée par la peste ; une époque plus fatale l'attend : le cinq février (1) pèse sur elle : un affreux tremblement de terre ravage alors les deux Calabres. Se frayant le passage sous les flots de la mer Ionienne , le fléau destructeur parvient jusqu'à Messine ; la frappe , l'ébranle , la soulève , l'abaisse et la détruit.

Cette époque désastreuse vit dans tous les souvenirs ; les détails en sont peu connus : ils méritent toutefois de l'être. J'essaierai d'en tracer le tableau ; je tirerai celui-ci des auteurs contemporains ,

(1) De l'année 1783 ; cette époque fut celle des premières secousses : la destruction totale de cette ville se rattache au 28 mars suivant.

des témoins oculaires , des notes par moi prises sur les lieux. Mais , avant d'entreprendre cette tâche , je dois prémunir la confiance du lecteur contre l'in vraisemblance apparente de la plus grande partie de ces faits. Le pouvoir de l'homme a des bornes ; la nature n'a ni règles ni limites : elle crée et détruit à son gré , et de la manière qu'il lui plaît. Si les faits en question semblent donc dépasser le possible , qu'on s'en prenne à la vérité : je n'écrirai que d'après elle.

DERNIER TREMBLEMENT DE TERRE DE MESSINE.

DÈS les premiers jours du mois de février 1783, les deux courans qui existent entre le Cap Pélore (1) et la partie septentrionale du port de Messine ; courans qui , toutes les six heures , suivent une marche entièrement contraire ; ces courans , dis-je , changèrent , tout à coup , leur course accoutumée , ou , du moins , la marée n'en fut plus régulière. Le fameux courant de Charybde devint plus ora-

(1) Promontoire connu sous le nom de Phare de de Messine. Les auteurs de géographies , écrites et faites dans leur chambre , ont souvent confondu ce même phare , avec ceux qui s'élèvent sur la langue de terre qui forme le port même. Je reviens à dessein sur cette erreur , parce qu'elle a contribué à perpétuer celle de ces mêmes géographes , quant à la situation des courans de Charybde.

geux, plus fort, plus profond; tantôt les eaux changeaient de direction; tantôt elles demeuraient dans un calme inusité; et tantôt, reprenant leur tournoiement et leur agitation ordinaire, on les eût vues s'élever furieuses, et comme prêtes à s'engloutir, avec un horrible murmure, dans les prétendus gouffres que l'erreur a creusés sous elles(1).

A ces différens phénomènes se joint encore un sourd bruissement des ondes; bruissement qui tantôt précède le changement de ces courans, tantôt l'accompagne, et tantôt n'en est que la suite. Enfin de même que, au moment où le courant venait du cap Pélore, les eaux s'élevaient de beaucoup au-dessus de leur niveau ordinaire, en menaçant de submerger toutes les terres voisines; de même, au moment du reflux, et lorsque le courant se dirigeait de Messine vers le Phare, la mer, moins profonde que de coutume, était aussi plus forte, plus agitée et plus périlleuse.

Une circonstance fort remarquable n'échappa point à l'œil des naturalistes: on trouve, dans la mer de Messine, une espèce de petit poisson du genre des Sphérènes, que les gens du pays nomment Cicérel; ce poisson ne se montre qu'une seule fois dans l'année; mais jamais, ou du moins très-rarement, en hiver; il ne paraît qu'au moment où la mer est dans un état d'agitation peu com-

(1) Voy. ci-dessous art. *Voyage à Charybde et à Scylla.*

mune ; il ne va jamais seul , mais en troupe , et toujours dans l'endroit où les eaux sont le plus tranquilles. Toutefois , ce poisson devint alors si abondant , que les pêcheurs en furent frappés eux-mêmes. La vérité est , que l'apparition de ce poisson en hiver est un signe certain de quelque tremblement de terre , soit le jour même , soit dans la nuit suivante. Depuis cette époque , regardant le cicérel comme un funeste présage du fléau en question , le peuple de Messine l'a pris en une telle horreur , que les pêcheurs ne trouvent plus à s'en défaire , et le rendent eux-mêmes à la mer.

A ces pronostics particuliers au port et à la baie de Messine , s'en joignirent beaucoup d'autres , qui lui furent communs avec plusieurs villes des deux Calabres ; tels furent , entre autres , l'agitation , la crue ou l'affaissement progressif des eaux des sources , des fontaines , des ruisseaux , des torrens , des rivières et des puits ; eaux qui , naturellement limpides , devinrent tout à coup épaisses et troubles ; enfin , quant à Messine même , une lueur pâle et fautive succéda , à midi , à l'éclat naturel du jour. Un amas de légers nuages se mouvaient lentement , dans une atmosphère épaisse et calme , tandis que les ondes portaient au loin un bruissement sourd , et pour ainsi dire indistinct : la terre frémit elle-même ; et l'homme commença à pâlir.

Cette première et faible oscillation du sol se changea tout à coup en une subversion générale de tous les élémens. Bientôt on entendit des mu-

gissement souterrains ; et le sol s'ébranla sur toute l'extension du rivage. Les édifices les plus voisins de la mer furent d'abord renversés ; les secousses gagnèrent ensuite les sites les plus élevés , et ne parurent s'affaiblir un moment , que pour s'armer ensuite d'une plus grande fureur.

Le passage continu de la terreur à l'espoir , et de l'espoir à la terreur , se prolongea jusqu'à la fin de la soirée du même jour. A cette journée horrible , succéda une nuit plus horrible encore. Vers les onze heures du soir , la terre fut tellement agitée dans ses entrailles les plus profondes , qu'on eût dit qu'elle allait former un seul et même abîme , pour engloutir tous les êtres vivans. En ce moment terrible , on n'eût entendu , dans Messine , que les oscillations d'un sol convulsif , le mugissement des ondes , les cris , les prières et les pleurs d'une population fugitive ou mourante au bruit des craquemens ou des ruines , des maisons vacillantes , détruites ou près de l'être.

Cependant ce fléau cruel n'avait encore promené ses ravages que sur le rivage même de la Sicile et de la Calabre : Messine avait souffert sans doute ; mais Messine existait encore ; le 28 mars de la même année , était l'époque marquée pour sa ruine.

Dès le 5 février , le clocher et une partie de la façade de la cathédrale avaient été renversés ; mais , le jour en question , aux abîmes que les oscillations continuelles et les horribles secousses de la terre

entrouvraient de toute part, sous les pas des infortunés Messinois, vinrent se joindre encore trois fléaux non moins inattendus, et peut-être non moins terribles : l'eau, la flamme et le vent disputent tout à coup à la terre, ce que la terre n'a point englouti.

Sur une étendue de quatre lieues, depuis le Phare jusqu'à Messine, les flots amoncelés s'élancent, dépassent de beaucoup les points les plus élevés; et s'épandent, au loin, dans l'intérieur des terres. Cependant les maisons qui avaient résisté aux affreuses convulsions de la terre, comme à l'attaque, non moins terrible, des vents et des flots, deviennent bientôt la proie des flammes. L'éroulement des cheminées et des fours de la ville, met le feu aux meubles et aux décombres accumulés sous elles. Un affreux incendie s'unit aux trois premiers fléaux; et l'infortuné qui échappe à la terre entr'ouverte, à l'éroulement de sa maison, et à l'impétueuse fureur des vents et des flots, n'échappe point aux flammes qui s'opposent à sa fuite. Là, le vieillard, ranimant sa force éteinte, monte sur son toit embrasé, et, d'une main tremblante, s'appuie sur la poutre à demi consumée; et la poutre, cédant sous l'effort, tombe avec lui dans l'abîme. Ici, spectacle plus touchant! ici, une mère, chargée de son enfant, apparaît d'une fenêtre à l'autre; et, d'un œil hagard et fixe, mesure en silence la hauteur qu'elle veut et n'ose encore franchir; elle hésite, elle implore un secours que lui nie l'effroi

général ; elle jette son fils à travers les flammes , se jette après lui , et meurt.

Cet incendie dura sept jours et sept nuits ; il compléta la perte de tout ce que les flots et la terre n'avaient point encore englouti. Pendant près de quatre mois , cet horrible et triple fléau ravagea , avec plus ou moins de force , et Messine et les deux Calabres : commencé le 5 février , il ne cessa que vers la fin de juin. Les calculs les moins exagérés portent le nombre des victimes à cinquante mille âmes. Dès l'année suivante , c'est-à-dire , en 1784 , de violentes secousses se firent encore sentir dans toutes les Calabres ; mais celles-ci , que je sache , ne furent suivies d'aucun désastre remarquable.

DERNIER TREMBLEMENT DE TERRE
DES DEUX CALABRES (1).

IL n'en fut pas ainsi du long tremblement de terre qui , aux mêmes époques que celui de Messine , ruina entièrement le pays en question. Au milieu de cette scène de malheur et de dévastation générale , s'élèvent aujourd'hui les ruines de quatorze villes , et d'environ cent trente-six bourgs ou villages , sans en excepter même la malheureuse

(1) Ces détails auraient dû naturellement précéder ceux qui sont relatifs à la ruine de Messine : la nature du sujet que j'avais à traiter , a nécessité ici l'interversion des matières.

Règgio (1), dont le sort fut plus affreux que celui de Messine, et qui, depuis trente-cinq ans, gît encore sur ses propres décombres. A la vérité, le gouvernement a adopté, depuis long-temps, un plan particulier pour la reconstruction de la ville; mais l'exécution de ce plan est loin d'être achevée. Une rue principale, prématurément décorée du nom de Cours Bourbonien, offre à peine, de nos jours, une cinquantaine de maisons habitables. Le reste de la ville n'est que ruine; et les rues mêmes sont encore si remplies de décombres, que ce n'est qu'avec peine qu'on peut s'y frayer le chemin. Je parle d'une époque récente: le 27 août 1819, j'errais moi-même au milieu de ces étonnantes ruines. Je reviendrai sur cet article (2).

Le 4 février 1783 (3), au sud-ouest du village de S.-Lucide, étaient situés le lac et la montagne de Saint-Jean; le 5, le lac et la montagne disparurent; une plaine marécageuse prit leur place; et le premier fut porté, plus à l'ouest, entre la rivière Ca-

(1) Anciennement Rhegium.

(2) Voyez ci-dessous, art. *Voyage de Messine à Rhegium*.

(3) Ces détails sur le tremblement de terre des deux Calabres, sont tirés, en partie, du rapport officiel fait au gouvernement par la Commission instituée à cet effet, et, comme je l'ai dit précédemment, des renseignemens qui m'ont été donnés par les acteurs mêmes ou témoins oculaires de cette grande tragédie.

caçièri , et le site qu'il avait précédemment occupé. Un second lac fut formé le même jour , entre la rivière d'Acqua-Bianca , et le bras supérieur de la rivière Acqua-di-pèsce. Tout le terrain qui aboutit à la rivière Léone , et qui longe celle de Tòrbido , fut également rempli de marais et de petits étangs.

La belle église de la Trinité , à Milèto , l'une des plus anciennes villes des deux Calabres , s'engouffra tout à coup , le 5 février , de manière à ne plus laisser apercevoir que l'extrémité de la flèche du clocher. Un fait plus inouï encore , c'est que tout ce vaste édifice s'enfonça dans la terre , sans qu'aucune de ses parties parussent avoir souffert le moindre déplacement.

De profonds abîmes s'ouvrirent sur toute l'étendue de la route tracée sur le mont Lâké (*Lâche*) ; route qui conduit au village d'Ièrocrâne.

Le père Agace , supérieur d'un couvent de carmes , dans ce dernier village , était sur cette route au moment d'une des fortes secousses. La terre vacillante s'ouvrit bientôt sous lui ; les crevasses s'entr'ouvraient et se refermaient progressivement , avec un bruit et une rapidité remarquables. L'infortuné moine , cédant à une terreur fort naturelle sans doute , se livre machinalement à la fuite ; bientôt l'avidité de la terre le retient par un pied , qu'elle engloutit et qu'elle enferme. La douleur qu'il éprouve , l'épouvante qui le saisit , le tableau affreux qui l'entoure , l'ont à peine privé de l'usage de ses sens , qu'une secousse violente le rappelle à lui-même ;

l'abîme qui le retient s'ouvre , et la cause de son infortune devient celle de sa délivrance.

Trois habitans de Soriane , Vincent Gréco , Paul Felia , et Michel Roviti , parcourent les environs de cette ville , pour visiter le site où onze autres personnes ont été misérablement englouties la veille : ce lieu était situé au bord de la rivière Charybde. Surpris eux-mêmes par le tremblement de terre , les deux premiers parviennent à s'échapper ; Roviti seul est moins heureux que les autres ; il tombe la face contre terre , et la terre s'affaisse sous lui ; tantôt , elle l'attire dans son sein , et tantôt , le vomit au-dehors. A demi submergé dans les eaux fangeuses d'un terrain devenu tout à coup aquatique , le malheureux est long-temps ballotté par les flots terraqués , qui enfin le jettent à une grande distance , horriblement meurtri , mais encore existant. Le fusil qu'il portait fut retrouvé , huit jours ensuite , au bord du nouveau lit que la Charybde s'était formé.

Dans une maison de la même ville , qui , comme toutes les autres , avait été détruite de fond en comble ; un bouge , contenant deux pores , résista seul à la ruine commune. Trente-deux jours après le tremblement de terre , leur retraite fut découverte au milieu des décombres ; et , au grand étonnement des ouvriers , les deux animaux apparurent sur le seuil protecteur. Pendant ces trente-deux jours , ils n'avaient pris aucun aliment quelconque ; et l'air indispensable même à leur

existence, n'avait pu passer jusqu'à eux, qu'au travers de quelques fissures imperceptibles. Ces animaux étaient vacillans sur leurs jambes, et d'une maigreur remarquable. Ils refusèrent d'abord toute espèce de nourriture, et se jetèrent si avidement sur l'eau qui leur fut présentée, qu'on eût dit qu'ils craignaient d'en être encore privés. Quarante jours après, ils étaient aussi gras que de coutume : on les tua tous deux. Il semble, cependant, qu'en considération du rôle qu'ils avaient joué dans cette grande tragédie, ils devaient avoir la vie sauve.

Au manque absolu des choses les plus nécessaires à l'homme, par suite de la destruction des magasins et des vivres, se joignit bientôt encore la qualité défectueuse des alimens, découverts avec peine au milieu des ruines. L'altération la plus remarquable fut celle du blé, des huiles, du vinaigre et du vin. Le blé avait un goût terreux ; l'huile était plus épaisse, plus pesante, et d'un goût aigre ; le vinaigre était éventé et fade ; les vins légers étaient décomposés, sans force et sans couleur ; les gros vins étaient troubles et d'une saveur nauséabonde.

Sur le penchant d'une montagne qui mène, ou plutôt, qui menait à la petite ville d'Acéna, un précipice immense et escarpé s'entr'ouvrit tout à coup sur la totalité de la route de Saint-Étienne-du-Bois à cette même ville. Un fait très-remarquable, et qui, partout ailleurs, eût suffi pour

changer entièrement le plan ordinaire de construction des bâtimens publics , dans un pays , qui , comme celui-ci , est incessamment exposé aux tremblemens de terre ; c'est qu'au milieu du bouleversement général , trois vieilles maisons de figure pyramidale, furent les seuls édifices qui demeurèrent sur pied. La montagne est maintenant une plaine.

Les ruines du bourg de Caridà , et celles des deux villages de Saint-Pierre et Cherôpoli , présentent un fait tout aussi remarquable : le sol de ces trois différens lieux , est aujourd'hui fort au-dessus , ou fort au-dessous de son ancien niveau.

Sur toute l'étendue du pays ravagé par le tremblement de terre , on remarqua (sans pouvoir cependant s'en expliquer la cause) des espèces de cercles empreints sur le terrain ; ces cercles étaient généralement de la grandeur de la petite roue d'un carrosse ; ils étaient creusés , en forme de spirale , à onze à seize pouces de profondeur ; ils n'offraient aucune autre trace du passage des eaux qui les avaient formés sans doute, qu'une espèce de tube ou conduit , pour ainsi dire imperceptible , souvent même impossible à voir ; et qui en occupait ordinairement le centre. Quant à la nature même des eaux en question , jaillies tout à coup hors du sein de la terre ; la vérité se cache dans la foule des conjectures et des différens rapports. Les uns prétendent que des eaux bouillantes jaillirent du milieu de ces crevasses , et citent plu-

sieurs habitans qui en portent encore les marques; d'autres nient le fait, et soutiennent que ces eaux étaient froides, au contraire, et tellement imprégnées d'une odeur sulfureuse, que l'air même en fut long-temps infecté; enfin, quelques-uns démentent l'une et l'autre assertion, et ne voient dans ces eaux, que des eaux ordinaires de rivière ou de source. Ces différens rapports peuvent être également vrais, selon moi, eu égard aux lieux où les observations furent faites; puisqu'il est vrai de dire que le sol en question renferme effectivement ces trois différentes espèces d'eaux.

La ville de Rosarne fut entièrement détruite; la rivière qui la traversait, et qui porte encore le même nom, présenta un phénomène remarquable: au moment de la secousse qui renversa toute la ville, cette rivière, fort grosse et fort rapide en hiver, suspendit tout à coup son cours.

La route qui allait de cette même ville à Saint-Fili, s'enfonça sous elle-même, et devint un précipice affreux. Les rocs les plus escarpés ne résistèrent pas à ce bouleversement de la nature: ceux qui ne furent pas entièrement renversés, sont encore tailladés de tout sens, et couverts de larges fissures, comme s'ils eussent été coupés à dessein, avec un instrument tranchant. Quelques-uns sont, pour ainsi dire, découpés à jour, depuis leur base jusqu'à leur cime, et présentent à l'œil étonné, comme autant d'espèces de ruelles qui seraient creusées par l'art, dans l'épaisseur de la monta

gne ; phénomène très-intéressant , et qui n'a pas peu contribué sans doute à faire connaître aux minéralogistes modernes la nature et l'état de différens corps qui forment ces masses énormes ; masses dont tout l'intérieur est ouvert ici aux regards du naturaliste. C'est ainsi , par exemple , que , dans les montagnes des environs de Rosarne , on remarque d'abord une légère couche de terre végétale ; ensuite une couche épaisse et haute de sable même , mêlé de cailloux de rivières et de pierres ignescentes ; vient ensuite une couche formée par un lit horizontal , large et profond , de craie concassée , où se trouvent quelques testacées ordinaires ; enfin , le quatrième lit se compose d'un amas de sable , de brèches de diverses sortes , de terre noirâtre et d'ocre. Ici , se trouve la base , située au niveau du fleuve ; mais , avec cette particularité , qu'au fur et mesure que les pierres approchent de ce même niveau , elles augmentent de grosseur et de nombre , non pas d'une manière uniforme , mais sans ordre et sans régularité ; et comme si elles reposaient sur une base confuse de sable , de craie et de fange. La forme même de ces pierres est d'une irrégularité remarquable : quelques-unes sont très-grandes , d'autres plus petites ; d'autres , enfin , semblent être des débris de blocs plus considérables. Leur nature diffère autant que leur forme ; le granite rouge s'y trouve en abondance ; on y voit aussi quelques quartz , et un bien plus grand nombre de cailloux ordinaires.

Du milieu des ruines de la malheureuse ville de Polistène s'éleva le cri de l'amour maternel ; et ce cri mérite d'être répété.

Deux femmes étaient dans la même chambre , au moment où leur maison s'affaissa. Ces deux femmes étaient mères ; l'une avait auprès d'elle un enfant de trois ans ; l'autre allaitait alors le sien.

Long-temps après , c'est-à-dire , quand la consternation et la ruine générale permit de fouiller parmi les décombres , les cadavres de ces deux femmes furent trouvés dans une seule et même attitude ; la seule que l'amour maternel eût pu les porter à choisir : toutes deux étaient à genoux , courbées sur leurs enfans , tendrement serrés dans leurs bras ; et le sein qui les protégeait les écrasa tous deux , sans les séparer de lui.

Ces quatre cadavres ne furent déterrés que le 11 mars suivant , trente-quatre jours après l'événement funeste ; ceux des deux mères étaient couverts de taches livides ; ceux des enfans étaient de véritables squelettes.

Le nom de ces deux femmes eût mérité de sortir de dessous les ruines de Polistène ; l'ouvrage d'où je tire cette anecdote n'en fait aucune espèce de mention ; et, quelques soins que j'aie pris moi-même , je n'ai pu parvenir à réparer cette omission inexcusable , d'un fait non-seulement honorable au pays , mais à l'humanité même.

Plus heureuse que ces deux mères , une vieille femme fut retirée , au bout de sept jours , de dessous les ruines de sa maison. On la trouva évanouie et presque mourante. L'éclat du jour la frappa péniblement ; elle refusa d'abord toute espèce de nourriture , et ne soupirait qu'après l'eau. Interrogée sur ce qu'elle avait éprouvé , elle dit que , pendant plusieurs jours , la soif avait été son tourment le plus cruel ; ensuite , elle était tombée dans un état de stupeur et d'insensibilité totale ; état qui ne lui permit pas de se rappeler ce qu'elle avait éprouvé , pensé ou senti.

Une délivrance plus extraordinaire encore est celle d'un chat retrouvé , après quarante jours , sous les ruines de la maison de Don Michelange Pilogallo. Le pauvre animal se trouva étendu sur le sol , dans un état d'abattement et de calme ; ainsi que les cochons , dont j'ai parlé plus haut , il était d'une maigreur extrême , vacillant sur ses pattes , timide , craintif , et entièrement privé de sa vivacité habituelle. On remarqua en lui le même dégoût d'aliment , et la même propension vers toute espèce de breuvage. Il reprit peu à peu ses forces ; et , dès qu'il eut pu reconnaître la voix de son maître , il miaula faiblement à ses pieds , comme pour exprimer le plaisir qu'il avait de le revoir. Cet animal lui devint cher ; ses caresses et son attachement lui firent oublier un moment la perte de sa fortune. Quant à la ville de Polistène , elle est reconstruite en partie.

La petite ville de Cinq-fronts (*Cinquefrónti*), ainsi nommée des cinq tours qui s'élevaient en dehors de ses murs, fut également détruite en entier : églises, maisons, places, rues, hommes, animaux, tout périt, tout disparut, tout fut subitement plongé à plusieurs pieds sous terre.

Le même sort frappa le village voisin de Grifóni, et une multitude d'autres. Cependant cet horrible tableau n'est que le précurseur de tableaux plus affreux encore.

L'ancienne Taüranium, aujourd'hui Terra-Nòva, réunit sur elle seule tous les désastres communs.

Le 5 février, à midi, le ciel se couvrit tout à coup de nuages épais et obscurs, qui planaient lentement sur la ville, et qu'un fort vent de nord-ouest eut bientôt dissipé ; les oiseaux parurent voler çà et là, comme égarés dans leur route ; les animaux domestiques furent saisis d'une agitation remarquable ; les uns prenaient la fuite, les autres demeuraient immobiles à leur place, et comme frappés d'une secrète terreur ; le cheval hennissait, et, tremblant sur ses jambes, les écartait l'une de l'autre, pour s'empêcher de tomber ; le chien et le chat, recourbés sur eux-mêmes, se blottissaient au pied de leur maître. Tant de tristes présages, tant de signes extraordinaires auraient dû éveiller le soupçon et la crainte dans l'âme des malheureux habitans, et les porter à prendre la fuite ! une destinée fatale en ordonna autrement : chacun resta

chez soi, sans éviter ni prévoir le danger. En un clin d'œil, la terre, encore tranquille, vacilla fortement sur ses bases; un sourd et long murmure parut sortir de ses entrailles; triste et court précurseur de la ruine et de la mort, ce murmure devient bientôt un bruit horrible. Trois fois la ville est soulevée fort au-dessus du niveau naturel; trois fois elle est portée à plusieurs pieds au-dessous; et Taüranium n'est plus.

Quelques-uns des quartiers de la ville furent subitement arrachés à leur situation naturelle: soulevés avec le sol qui leur servait de base, les uns furent lancés jusque sur les bords du Sôli et du Mârro, qui baignaient les murs de la ville; ceux-là à 300 pas, ceux-ci à 600 de distance; d'autres furent jetés çà et là, sur la pente de la montagne qui dominait la ville, et sur laquelle celle-ci était construite. Un bruit plus fort que celui du tonnerre, et qui, à de courts intervalles, laisse à peine entendre des gémissemens sourds et confus; des nuages épais et noirâtres s'élevant du milieu des ruines; tel est l'effet général de ce vaste chaos, où la terre et la pierre, l'eau et le feu, l'homme et la brute, sont jetés pêle-mêle ensemble.

Un petit nombre de victimes échappèrent cependant à la mort; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette même nature, qui semblait si avide du sang de tous, sauva ceux-ci de sa propre rage, par des moyens si inouïs et si forts, qu'on eût dit qu'elle prétendait prouver le peu de cas

qu'elle fait de la vie et de la mort de l'homme!

Cependant une nuit affreuse succède à un jour d'horreur. La grêle, les vents et la foudre semblaient vouloir exterminer le peu que la terre avait rejeté de son sein. Cette terre n'était pas même tranquille : en moins d'une heure de temps, trois violentes secousses la soulevèrent encore ; et ces oscillations continuelles rouvrirent aux regards des victimes la tombe où elles devaient rentrer.

Une semblable situation devait ôter à l'homme l'usage de ses facultés intellectuelles, et l'en priva en effet. Du péril passé était née l'épouvante ; du péril à venir naquit le délire et le désespoir. Cette révolution morale n'opère pas sur tous d'une manière semblable : en ceux-là, la terreur produit l'effusion spontanée du remords, qui ne peut être vrai, quand celle-ci l'enfante : on les entend dévoiler hautement les actions les plus faites pour rester ignorées ; en ceux-ci, la raison égarée se pare d'une intrépidité machinale ; ils s'arment de cette aveugle audace qui rapproche l'homme de la brute, et qui, enfant du désespoir, lui fait envisager sans crainte des dangers qu'il ne peut ni braver, ni supporter, ni fuir. Enfin, l'endurcissement naturel exalte l'âme des plus dépravés ; et, du sentiment du péril, comme du remords passager de leurs crimes, ils passent à l'excès contraire, se rient des maux de leurs semblables, et ne sont plus portés qu'au vol, et à la rapine, désir qui leur fait

regarder comme un bienfait du ciel, les pleurs, le sang et la dévastation dont il s'apprêtent à recueillir le fruit.

La ville de Terra-Nôva fut détruite par ce quadruple genre de tremblement de terre, connu sous les différentes dénominations de secousses d'*oscillation*, d'*élévation*, de *dépression* et de *bondissement*. Ce dernier genre, le plus horrible, comme le plus inouï de tous, consiste non-seulement, dans le changement de situation des parties constituantes d'un corps, mais aussi, dans cette espèce de mouvement de projection, qui élance une de ces mêmes parties, vers un lieu différent de celui qu'elle occupe. Les ruines de cette malheureuse ville offrent encore tant d'exemples de ce genre, que l'esprit le plus incrédule serait forcé d'en reconnaître l'existence. J'en rapporterai ici quelques-uns.

La totalité des maisons situées au bord de la plate-forme de la montagne, toutes celles qui formaient les rues aboutissantes aux portes dites du Vent et de St.-Sébastien; tous ces édifices, dis-je, les uns à demi détruits, les autres sans aucuns dommages remarquables, furent arrachés à leur site naturel, et jetés, soit sur le penchant de la montagne, soit au bord du Sôli et du Mârro, soit enfin au delà de cette première rivière. Cet événement inouï donna lieu à la cause la plus étrange sur laquelle les tribunaux aient jamais eu à prononcer.

Quelques mois après cette étrange mutation de lieux, le propriétaire d'un enclos planté d'oliviers, naguère situé au bord de la plate-forme en question, reconnut que son enclos et ses arbres avaient été transportés au delà du Sòli, sur un terrain jadis planté de mûriers; terrain, alors disparu, et qui appartenait avant à un autre habitant de Terra-Nòva. Sur la réclamation qu'il fait de sa propriété, celui-ci appuie le refus de la rendre sur ce que l'enclos en question avait pris la place de son propre terrain, et l'en avait conséquemment privé. Cette question, aussi nouvelle que difficile à résoudre, en ce que rien ne pouvait prouver en effet que la disparition d'un des sols n'eût pas été l'effet immédiat de la chute et de la prise de possession de l'autre; cette question, dis-je, ne pouvait être décidée que par accommodement mutuel. Des arbitres furent nommés, et le propriétaire du terrain usurpateur fut tenu à partager ses olives avec le maître du terrain usurpé.

Dans la rue dont il a été parlé plus haut était une auberge, située à environ trois cents pas de la rivière Sòli: un moment avant la secousse formidable, l'hôte, nommé Jean Aquilino, sa femme, une de leurs nièces, et quatre voyageurs, se trouvaient réunis dans une salle par bas de l'auberge. Au fond de cette salle était un lit; au pied du lit, un *brasier*, espèce de grand vase, qui contient de la braise enflammée, seule et unique cheminée de toute l'Italie méridionale; enfin, autour de la

salle, quelques chaises, une table, et différens autres meubles à l'usage de cette famille. L'hôte était couché sur le lit, et profondément endormi; sa femme, assise devant le *brasier*, et les pieds appuyés sur sa base, soutenait dans ses bras sa jeune nièce qui jouait avec elle; quant aux voyageurs, placés autour d'une table, à la gauche de la porte d'entrée, ils faisaient une partie de cartes.

Telles étaient les diverses attitudes des personnages, et la disposition même de la scène, lorsque, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le théâtre et les acteurs eurent changé de place. Une secousse violente arrache la maison du sol qui lui sert de base; et la maison, l'hôte, l'hôtesse, la nièce et les voyageurs sont jetés tout à coup au delà de la rivière: un abîme paraît à leur place.

A peine cet énorme amas de terres, de pierres, de matériaux et d'hommes, tombe-t-il de l'autre côté de la rivière, qu'il creuse de nouveaux fondemens, et le bâtiment même n'est plus qu'un mélange confus de ruines. La destruction de la salle principale offrit des particularités remarquables. Le mur contre lequel le lit était placé s'écroula vers la partie extérieure; celui qui touchait à la porte, placée en face de ce même lit; ce mur, dis-je, plia d'abord sur lui-même, dans l'intérieur de la salle, puis tomba en dehors. Le même effet fut produit par les murailles, à l'angle desquelles étaient placés nos quatre joueurs, qui déjà ne jouaient plus. Le toit fut enlevé, comme par

enchantement , et jeté à une plus grande distance que la maison même.

Une fois établie sur son nouveau site, et entièrement dégagée de tous les décombres qui en cachaient l'effet, la machine ambulante présenta à la fois une scène curieuse et horrible. Le lit était à la même place ; il s'était seulement effondré sur lui-même. L'hôte s'était réveillé, et croyait dormir encore. Sa femme, pendant cet étrange voyage qu'elle ne soupçonnait pas elle-même ; sa femme, dis-je, imaginant que le *brasier* glissait seulement sous ses pieds, s'était baissée pour le retenir ; et cette action avait été sans doute la seule et unique cause de sa chute sur le plancher. Mais, dès qu'elle se fut relevée, dès qu'elle aperçut, par l'ouverture de la porte, des objets et des sites nouveaux ; elle crut rêver elle-même, et faillit de devenir folle.

Ici, malheureusement, finit la partie plaisante de la scène.

Bientôt, abandonnée par sa tante, au moment même où celle-ci se baisse pour retenir le *brasier*, la jeune fille court, épouvantée, vers la porte, qui tombe et l'écrase sous sa chute. Un sort semblable atteint les quatre malheureux voyageurs, qui, sans avoir le temps de fuir ni de prévoir le danger, passent du jeu dans la tombe.

Cent témoins oculaires de cette catastrophe inouïe, existent au moment où j'écris : le procès verbal d'où est tiré ce récit, fut dressé quelques

mois après, sur les lieux ; et appuyé des déclarations de l'hôte et de sa femme, qui vivent sans doute encore.

Les effets inouïs du tremblement de terre par bondissement, ne se font pas sentir aux seuls édifices ; les phénomènes qu'ils produisent à l'égard des hommes mêmes, ne sont ni moins forts ni moins étonnans ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette particularité, qui, dans toute autre circonstance, est la cause immédiate de la perte des habitations et des hommes, devient parfois aussi la source du salut des unes et des autres.

Un médecin de cette même ville, M. l'abbé Tarvèrna, habitait une maison à deux étages, située dans la rue principale, près le couvent de Sainte-Catherine. Cette maison commença par trembler ; elle vacilla ensuite ; puis, les murs, les toits et les planchers s'élevèrent, s'abaissèrent, et enfin furent jetés hors de leur place naturelle. Le médecin, ne pouvant plus se tenir debout, veut fuir, et tombe comme évanoui sur le plancher. Au milieu du bouleversement général, il cherche en vain la force nécessaire pour observer ce qui se passe autour de lui. Tout ce dont il se rappela ensuite, c'est qu'il tomba la tête la première dans l'abîme qui s'ouvrit sous lui, et y resta suspendu, la cuisse prise entre deux poutres. Tout à coup, et au moment même où, couvert des décombres de sa maison en ruine, et près d'être étouffé par la poussière qui tombe de toute part sur lui, une oscilla-

tion contraire à celle dont il est la victime , écarte les deux poutres qui l'arrêtent , les élève à une grande hauteur , et les jette avec lui dans une large crevasse , formée par les décombres entassés devant la maison. L'infortuné médecin en fut quitte , toutefois , pour quelques violentes contusions et une terreur facile à croire.

Une autre maison de cette même ville , fut le théâtre d'une scène plus touchante , plus tragique encore , et qui , grâce à la même circonstance , n'eut pas une fin plus funeste.

Don François Zàppia et toute sa famille , furent comme emprisonnés dans l'angle d'une des pièces de cette maison , par suite de la chute soudaine des plafonds et des poutres. L'étroite enceinte qui protégeait encore leurs jours , était entourée de manière qu'il devenait aussi impossible d'y respirer l'air nécessaire à la vie , que d'en forcer les murs artificiels. La mort , et une mort aussi lente qu'affreuse , fut donc pendant long-temps l'unique espoir de cette famille infortunée ; déjà même , chacun d'eux l'attendait avec impatience , comme le seul remède à ses maux. L'événement le plus heureux , comme le plus inespéré , met fin à cette situation affreuse : une violente secousse rompt les murs de leur prison , et , les soulevant avec elle , les lance à la fois en dehors. Aucun d'eux ne perdit la vie.

Les arbres les plus forts ne furent point exempts de cette migration étrange ; l'exemple suivant en

fait foi. Un habitant du bourg de Molochiello , aux environs de cette même ville , Antoine Avati , se réfugie sur un châtaignier d'une hauteur et d'une grosseur remarquables. A peine s'y est-il établi , que l'arbre est violemment agité ; tout à coup , arraché du sol qui couvre ses énormes racines , l'arbre est jeté à deux ou trois cents pas de distance , où il se creuse un nouveau lit ; tandis qu'attaché fortement à ses branches , le pauvre paysan voyage avec lui dans les airs ; et avec lui voit enfin le terme du voyage !

Un fait à peu près semblable , et qui , bien que se rattachant à une autre époque , mérite cependant d'être ajouté aux exemples précédemment cités des tremblemens de terre par bondissement ; ce fait , dis-je , se trouve rapporté dans une vieille relation du tremblement de terre de 1659. Le P. Thomas de Rossano , de l'ordre des Dominicains , dormait tranquillement dans l'intérieur du couvent , à Soriàno. Tout à coup le lit et le moine sont lancés , par la fenêtre , au milieu de la rivière Vêsko ; le plancher suit fort heureusement le même chemin que le lit et le dormeur , et devient le radeau qui les sauve. L'historien ne dit pas si le moine se réveilla en route.

Il est faux que les manuscrits découverts parmi les ruines , soit de la ville de Terra-Nova , soit d'aucune des villes détruites par ce même tremblement de terre , portent aucune marque de maculations ni de trous , comme quelques-uns l'ont

effectivement soutenu. Les seuls signes particuliers qu'on y remarque , sont l'effet naturel du froissement de ces manuscrits , et de leur chute parmi les décombres.

La ville de Casalnôvo ne fut pas plus épargnée que celle de Terra-Nôva : églises , monumens publics , maisons particulières , tout fut également détruit. Parmi la foule des victimes , on peut citer la princesse de Garâce , dont le cadavre seul fut retiré du milieu des ruines , offrant encore la trace de deux larges blessures ; particularité qui , heureusement , paraîtrait démentir le bruit qui courut alors , quant au long intervalle qui se serait écoulé , entre l'époque de sa disparition , et celle de sa mort. Cette malheureuse femme emporta avec elle les regrets de tout le pays.

La ville d'O'ppido , qui , s'il faut en croire le géographe Cluverius , serait l'ancienne Mamertum ; cette ville , dis-je , eut le sort de toutes les jolies femmes : objet d'envie dans leur jeunesse , de dégoût dans leur décrépitude , et d'horreur après leur mort.

Je n'entreprendrai point de peindre ici les ruines et les pertes de tout genre dont ce triste lieu fut la scène ; je me borne à remarquer , que tel fut l'état de confusion où le terrible fléau jeta ici les monumens et l'homme , que le spectacle seul de tant de ruines et de maux serait lui-même un mal terrible ; et qu'enfin , tel fut bientôt l'état de cette malheureuse ville , que ,

parmi le très-petit nombre de victimes échappées à la mort commune, il ne s'en trouva pas une, qui pût parvenir, par la suite, à reconnaître les ruines de sa propre maison, dans les ruines de la maison d'un autre! j'en prends, au hasard, un exemple.

Deux frères, Don Marcel et Don Dominique Grillo, riches habitans de cette ville, avaient une fort belle propriété, située à l'un des bouts de la rue Cannamària, c'est-à-dire, hors de la ville. Cette propriété comprenait plusieurs bâtimens; tels, entre autres, qu'une maison composée de sept pièces, d'une chapelle et d'une cuisine; le tout au premier étage; le rez-de-chaussée formait trois vastes caves; au-dessous, un vaste magasin contenait alors quatre-vingts tonnes d'huile. Attenantes à cette même maison, étaient quatre autres petites maisons de campagne, appartenant à d'autres habitans; un peu plus loin, une espèce de pavillon, destiné à servir de refuge aux maîtres et aux domestiques, pendant les tremblemens de terre (1). Ce pavillon contenait six pièces élégamment meublées; plus loin enfin, se trouvait une autre maisonnette, avec une seule chambre à coucher, et un salon d'une longueur immense, sur une largeur proportionnée.

Telle était encore, avant l'époque du 5 février, telle était, dis-je, la situation des lieux en ques-

(1) Quel pays que celui où, pour assurer son existence, l'homme est réduit à prendre de semblables précautions, et à les prendre inutilement encore!

tion. Au moment même de la secousse, toute espèce de vestiges de tant de différentes maisons, de tant de matériaux, de meubles d'utilité, de luxe et d'élégance, tout avait disparu; tout, jusqu'au sol même, avait tellement changé et d'aspect et de place, tout s'était effacé tellement, et du site et de la mémoire des hommes, qu'aucun de ces propriétaires ne put reconnaître ensuite, ni les ruines de sa maison, ni le lieu où elle avait existé!

L'histoire des désastres de Sitizzàno et Cusolèto, m'offre les deux faits suivans.

Un malheureux voyageur fut surpris par le tremblement de terre, qui, en changeant la situation des rochers, des montagnes, des vallons et des plaines, avait nécessairement effacé toute trace de chemin. On sut que, dans la matinée du 5, il était parti à cheval, pour se rendre de Cusolèto à Sitizzàno; ce fut tout ce qu'on en put savoir: l'homme ni le cheval ne reparurent plus.

Une jeune paysanne, nommée Catherine Polistène, sortait de cette première ville, pour rejoindre son père qui travaillait dans les champs; également surprise par ce grand bouleversement de la nature, la jeune fille épouvantée, cherche un refuge sur la pente d'une colline nouvellement sortie du sein de la terre convulsive, et qui, de tous les objets qui l'entourent, est le seul qui ne change ni ne bondit à ses yeux. Tout à coup, au milieu du morne silence qui succède, par intervalle, au bruissement sourd des élémens confon-

du ; la voix d'un être encore vivant s'élève , et passe jusqu'à elle ; cette voix est celle d'une chèvre ; et cependant , cette voix ranime son courage abattu. Le timide animal fuyait lui-même devant la mort , parmi les terres , les rochers et les arbres , soulevés , fendus ou fracassés. A peine la chèvre aperçoit-elle Catherine , qu'elle accourt vers elle en bêlant. Le malheur réunit les êtres ; il efface jusqu'aux signes apparents des espèces ; et , rapprochant l'homme de la brute , il les arme contre lui-même , du secours plus puissant de la raison et de l'instinct. La chèvre , déjà moins craintive , s'approche de la jeune villageoise , qui lui doit elle-même un peu plus de courage. L'animal reçoit avec joie ses caresses ; puis il flaire , en bêlant , la gourde que la jeune fille tient à la main ; ce langage est expressif , et la villageoise le comprend. Mais comment satisfaire au désir de la chèvre ? celle-là n'avait point de verre , celle-ci ne pouvait boire à même la gourde. L'industrie est fille de la nécessité ; et bientôt , plaçant la gourde sous son bras , Catherine , de ses mains virginales , forme une espèce de vase , où la chèvre attentive s'empresse d'étancher sa soif. Un morceau de pain bis , partagé entre elle et la chèvre , est le second tribut que Catherine paie à la pitié : tous deux auront leur récompense. Une fois le repas fini , la chèvre se remet en route , et sa jeune amie suit ses pas , comme ceux d'un guide protecteur. Toutes deux , parmi les ruines de la nature , errent long-temps ,

sans but déterminé. Gravissant les rocs les plus escarpés, se frayant un passage dans les voies les plus difficiles, la chèvre reconnaissante ralentit sa marche et s'arrête, comme pour attendre sa compagne; et quand celle-ci s'attarde, l'animal, par des bêlemens prolongés, semble vouloir lui dire, et lui dit, en effet, le point vers lequel elle doit tendre, et le chemin qu'il lui faut suivre. Enfin, toutes deux se trouvent au milieu des ruines, ou plutôt, sur le sol bouleversé et nu, de la ville qui a cessé d'être.

La petite ville de Scido fut également détruite, et devint aussi le théâtre des plus affreux événemens.

Menacés de la chute de leur maison vacillante, Don Antoine Ruffo et sa femme s'oublient eux-mêmes, pour ne songer qu'à leur enfant, jeune fille en bas âge; ils se précipitent vers son berceau, la pressent contre leur sein, et s'appêtent à fuir, avec elle, la maison près d'érouler sur eux. Au travers d'une foule de décombres, ils gagnent le seuil de la porte; et, au moment même où ils passent, la porte tombe et les écrase. Dans toute autre circonstance sans doute, le sort de ces deux victimes de l'amour paternel, comme celui de leur enfant, eût excité long-temps l'intérêt général; mais des maux sans mesure sont bien souvent sans pleurs; et, trop longuement excitée, la pitié devient insensible. Ce ne fut donc que quelques jours après, qu'en fouillant parmi ces décombres,

pour inhumer les trois cadavres, on reconnut que l'enfant seul n'était pas mort. Ce ne fut qu'avec peine qu'on l'arracha d'entre les bras des auteurs de ses jours, qui, tout morts qu'ils étaient eux-mêmes, semblaient vouloir le retenir encore. Cette jeune fille devint épouse et mère; elle vit sans doute au moment où j'écris.

Au centre d'un petit canton nommé la Conturèlla, non loin du village Saint-Procope, s'élevait une vieille tour, fermée d'un grillage en bois. Toute la partie supérieure de la tour tomba d'aplomb sur le terrain; mais quant aux fondemens, d'abord soulevés, puis enfin renversés sur eux-mêmes, ils furent jetés à cinquante pieds au delà. La porte fut tomber à une grande distance; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les gonds sur lesquels elle tournait, les clous qui réunissaient les poutres et les planches, furent parsemés çà et là sur le terrain, comme s'ils eussent été arrachés avec de fortes tenailles. Je laisse aux physiciens à expliquer ce phénomène.

Une autre ville, Siminàra, fut un exemple bien frappant de l'insuffisance de toutes les précautions de l'homme, contre la force des élémens, qu'il croit dompter et qui le domptent. Toutes les maisons de cette ville, l'une des plus belles et des plus opulentes des deux Calabres: toutes ces maisons, dis-je, étaient construites en bois; les murailles intérieures étaient des jones fortement réunis, et recouverts d'une couche de mastic ou de plâtre.

Sans rien ôter à l'élégance, cette espèce de construction n'avait qu'une solidité suffisante à la sûreté des habitans ; il semblait devoir être le moyen le plus propre à les garantir des périls du tremblement de terre, parce qu'il n'opposait aux oscillations du sol, que la force strictement nécessaire pour résister, en cédant. Inutile calcul de l'homme, contre un pouvoir incalculable ! La terre s'agita, et Siminàra ne fut plus. On eût dit même que la nature se plut à varier ici ses horribles jeux : la partie montueuse devint une vallée profonde ; et le quartier le plus bas forma une haute montagne, au milieu des murs de la ville !

A la porte d'une des maisons de cette ville, était placée une meule de moulin ; au centre de cette meule, le hasard avait fait croître un énorme oranger. Les maîtres de la maison avaient coutume de venir s'asseoir, en été, dans ce lieu ; et la meule en question, soutenue par un fort pilier de pierre, était entourée d'un banc semblable. Au moment de la secousse du 5 février, les branches de l'oranger deviennent le refuge d'un homme, qui, fuyant épouvanté, s'y blottit ; et, par l'effet de cette même secousse, le pilier, la meule, le banc, l'arbre et l'homme, sont soulevés et portés à un tiers de lieue au delà.

Quant à ce dernier fait, je n'en répons point, comme de tous les autres ; il n'est fondé que sur de simples bruits publics ; mais, faux ou vrai, il n'est ni plus inouï, ni moins croyable que ceux-ci.

La destruction de Bagnàra présente au philosophe et au naturaliste, des faits moins merveilleux peut-être, mais non moins intéressans. Pendant le cours des commotions de la terre, toutes les sources et fontaines de cette ville furent subitement desséchées. Les animaux les plus sauvages furent frappés d'une si grande terreur, qu'un sanglier, échappé de la forêt qui dominait la ville, se précipita volontairement du haut d'un roc escarpé, au milieu de la voie publique. Enfin on remarqua que, par un choix sans doute inexplicable, la nature se plut à frapper le sexe le plus cher et le plus délicat; et que, par suite d'une prédilection plus bizarre encore, elle s'en prit à la portion de ce sexe la plus belle et la plus précieuse : toutes les jeunes femmes périrent : les vieilles furent seules sauvées.

Tels furent les traits principaux du fléau ; telle fut la situation des victimes ; telle est la destruction fatale où celui-là laissa après lui les Calabres ; tel est enfin, au bout de trente-cinq années de calme, l'état où ce pays est encore.

Je parlerai plus loin des effets de ce même tremblement de terre sur les villes de Scylla (1) et de Rhegium (2).

(1) *Voy.* ci-dessous, art. *Destruction de la ville de Scylla.*

(2) *Id.* art. *Rhegium.*

Messine eut un sort moins affreux : le courage et l'industrie vivaient sous ses ruines ; et, dès que l'orage eut cessé, dès que la terre fut devenue tranquille, s'étayant de ce courage et de cette industrie, elle sortit de dessous ses décombres (1).

(1) Voy. ci-dessus, pag. 171 et suiv.
